

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. ROBE DE CHAMBRE (DOS).

2. ROBE DE CHAMBRE (DEVANT).

3. TOILETTE DE VILLETTÉ.

4. TOILETTE DE VILLE.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de chambre (devant et dos). — Toilette de fillette. — Toilette de ville. — Corbeille vide-poche. — Panneau de la corbeille. — Robe au crochet tunisien. — Robe de dessous au tricot. — Détail du tricot pour robe de dessous. — Chausson d'appartement. — Bande de tapisserie Louis XIII. — Deux coiffures de bal (devant et dos). — Coiffure de mariée (devant et dos). — Costume de fillette. — Costume de petite fille. — Quatre costumes de dames. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.



5. CORBEILLE VIDE-POCHE.

EXPLICATION DES GRAVURES

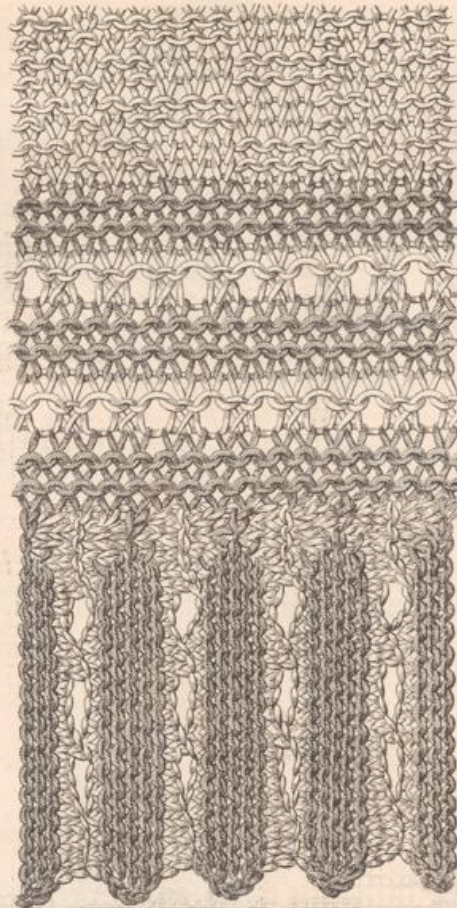
1-2. Toilette de maison (vue de face et de dos). — Robe de chambre en cachemire des Indes gris ardoise un peu clair, agrémentée de nœuds de rubans de faille gris de ton un peu plus soutenu que celui de la robe. Vue de dos, la robe est de forme princesse à trois coutures, non ajustée à la taille; vue sur le devant, elle est en forme de blouse flottante, que l'on peut laisser ainsi ou ajuster à l'aide d'une ceinture rapportée. La redingote est ornée de nœuds de faille, nœuds espacés, encadrés d'une valenciennes anglaise que l'on retousse aux retroussis des manches; le biais du bas de la jupe, qui en fait tout le tour, peut être tout aussi bien de même étoffe que celle de la robe, ou en faille pareille à celle des nœuds. — Modèle de M^{me} Élise, 64, rue Richelieu.

3. Toilette de fillette de quinze à seize ans. — Jupon de velours anglais marron doré. Tunique boutonnée sur le devant, bien tirée sur les hanches et retroussée derrière à l'aide d'une ceinture de velours marron doré. Le paletot droit non ajusté en étoffe beige, comme la tunique, est encadré d'une bande de fourrure de marmotte ou de castor argenté; le chinchilla ferait meilleur effet, mais son prix est peut-être un peu élevé pour une toilette de jeune fille.

4. Toilette de ville. — Robe de drap amazone couleur



9. ROBE AU CROCHET TUNISIEN POUR DÉJÉ.



7. DÉTAIL DE TRICOT POUR LA ROBE DE DESSOUS.



10. CHAUSSON D'APPARTEMENT.

vert Isly, avec ornements de taffetas de nuance un peu plus claire, mais de même couleur.

La jupe, presque ras de terre, est unie par derrière et montée de façon à former un gros pli quadruple; sur le devant, se trouve un premier volant aux plis réguliers, sur la tête duquel retombe la première garniture du tablier, laquelle se compose d'un large biais de taffetas ou de faille faisant tête à un volant aux petits plis réguliers. Cet ornement, posé en courbes, se trouve reproduit par trois



8. ROBE DE DESSOUS EN TRICOT.

fois sur le tablier du jupon, et nous le retrouvons au bas de la basque du corsage, qui est en forme de cuirasse bien ajustée; les manches sont de faille, ainsi que les boutons et les biais qui forment la berthe. Touquet Henri III, avec guirlande de chêne aux glands de velours noir et or.

56. Corbeille vide-poche. — Modèle de M^{me} Trigoulet, 5, rue de la Monnaie. — La monture de cette petite



6. PANNEAU DE LA CORBEILLE.

corbeille est en bambou illustré d'une guirlande en or et vermillon, ou vert émeraude. Pour l'orner, il suffit de faire quatre panneaux semblables à notre dessin n° 6; ils se brodent au passé sur drap satin velours ou canevas Java. On peut prendre de la soie de Chine ou de la soie d'Alger dédoublée; les couleurs de celle-ci sont moins brillantes, mais leur prix en est moins élevé, et c'est ce qui la fait préférer à la première.

Les couleurs à employer doivent être très-vives et en rapport avec les fleurs qu'elles exécutent. Nous avons donc des roses nuancées, des violets pour les fleurs de ce nom, et différents tons de vert pour les feuillages.

7-8. Robe de dessous en tricot. — Modèle de la maison Hubert, au Pont de Lodl. — Elle se fait entièrement en tricot. Le détail du travail se trouve si clairement reproduit par notre dessin 7, qu'il est inutile de le donner à points côtés. On se rend compte que le dessin, dans son ensemble, se compose de points à l'envers et à l'endroit, s'alternant et se coupant même; les changements de couleur sont traduits sur le dessin; quant aux diminutions et aux augmentations voulues pour donner la forme au corsage, je renvoie nos lectrices à l'explication précédente, et leur dis : taillez un patron et suivez-le exactement dans ses proportions; la dentelle qui fait coquille, ou du moins tuyauté, est fort jolie et bien simple; elle se fait en travers, deux laines s'alternant; la côte bleue, qui est unie, se fait au point de jarretière, un rang à l'endroit, un rang à l'envers, afin qu'intérieurement il ait l'air entièrement à l'envers; la dernière maille, durant cinquante rangées, ne se tricote pas; elle reste sous l'al-

guille; au sixième rang, on la tricote : c'est ce rétréc forcé qui fait former le tuyau à cette partie; l'intervalle se fait en laine blanche et à jour, suivant le dessin tracé très-consciencieusement.

9. Robe de bébé au crochet tunisien. — Modèle de la maison Hubert, Au Pont de Lodi, rue Dauphine, 5. — Cette robe est plutôt destinée à faire robe de dessous que toilette d'appartement; cependant le bébé pourra très-bien s'en servir en guise de robe de chambre.

Elle se fait en laine blanche et bleue; le blanc pour le fond, et le bleu pour les rayures et les ornements.

Il est inutile d'entrer dans le détail de l'ouvrage, il suffit de dire que le nombre de points varie suivant la taille de l'enfant pour lequel le vêtement est destiné.

Il faudra donc tailler un patron de l'empiecement proportionné au corsage de l'enfant, puis augmenter ou diminuer les points au commencement et à la fin des rangs, en se conformant à la forme donnée. Le corsage proprement dit est tout droit et est séparé de la jupe par une ceinture toute droite, encadrée d'une petite dentelle festonnée. Quant à la jupe, rien de plus facile : elle se fait dans la longueur, et les dimensions se font de place en place dans le haut du jupon; ces dimensions sont très-faciles : on se contente d'interrompre un rang commencé, de revenir sur soi-même, puis de continuer le rang suivant, à cheval sur les deux rangs, c'est-à-dire que l'on va jusqu'au dernier point du rang brisé, puis que l'on continue sur le rang précédent. Il suffit de savoir faire le crochet pour comprendre cette explication.

Pour les manches, qui sont coudées, on suivra le même principe, et c'est en ayant un bon patron devant soi que l'on arrivera à faire les diminutions ou les augmentations de proportions voulues.

10. Chausson d'appartement au crochet tunisien, modèle de la maison du Pont de Lodi, 5, rue Dauphine.

Il faut prendre un bon crochet d'acier, monter 17 mailles, puis revenir sur soi-même et augmenter proportionnellement d'une maille de cha-



14. BANDE DE TAPISSERIE LOUIS XIII.

- Fond violet ou rouge. □ Violet clair. * Violet. □ Bleu clair. ■ Bleu. □ Jaune. □ Feuille morte. × Jaune verdâtre. ⊗ Brun. ⊞ Vert pâle.
- Vert clair. ■ Vert sombre. ■ Vert foncé. □ Rose très-pâle. □ Rouge passé pâle. ■ Rouge passé. × Rouge foncé.

que côté, aux extrémités; on opère ainsi durant quatre rangées, puis, ensuite, partageant son travail par le milieu, et comptant un nombre de points réguliers, on augmente d'une maille de chaque côté du nombre réservé et qui forme la boîte figurée sur le dessin; en même temps, tout en augmentant encore aux listères, on diminue d'un point pour former la canbrure; la semelle est ainsi bien arrondie.

On fait donc le chausson à plat en commençant par le bout du pied, et aussi la couture se trouvera-t-elle en dessous de la semelle, et un peu en même temps sur le contrefort par derrière; lorsque les diminutions et augmentations seront à hauteur voulue, l'ouverture se fera alors par devant, et le travail s'exécutera en tournant alternativement au haut de la boîte. On termine chacun des rangs sur le devant et dans le haut par quelque points boules qui forment fourrure, le chausson se levant sur le cou-de-pied,



12. COIFFURE DE BAL (DEVANT).



18. COSTUME DE FILLETTE.



14. COIFFURE DE BAL (DOS). MODÈLES DE



16. COIFFURE DE MARIÉE (DEVANT).

la fourrure doit être de chaque côté de ladite ouverture. Ce chausson, très-souple, peut se faire pour sortie de bal, ou, en en diminuant les proportions, pour bottine d'enfant.

41. Bande de tapisserie Louis XIII. — Les nuances à employer sont indiquées sous le dessin avec les signes qui les représentent. Cette bande très-riche fera un merveilleux effet en bordures de portières sur velours ou drap et associée également à du velours comme bande de milieu sur les sièges, fauteuils, chaises, pouf, etc., etc. Nous pouvons fournir le lambrquin de rideaux et de cheminées du même dessin. Modèle du Sphinx.



20. VES'E-PAÏRIOT.

21. VESTE D'INTÉRIEUR.

MODÈLES INÉDITS COMMUNIQUÉS P



1874

N° 152

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire a Paris

Conditio de M. T. Oise. 64. v. Pichelion

Conditio de M. S. de Plument. 33. v. Vivienne. 33.

Conditio de la Puffancie. Noveu. 31. rue de 4. Septembre.

ur
it
in
e
e
e
e

q
et
fo
P
de
ta
ps
ve
su
fo

la fi
peu
fine
4
sou
mer
met
pou
du i

12-13. Coiffure de bal (vue par devant et par derrière); modèle créé par la maison Philippe, 15, rue Royale, à Paris. Cette coiffure est un gracieux mélange de couronne de roses et de marteaux brisés.

14-15. Coiffure de bal (devant et derrière). — Deux torsades très-longues sont enlacées depuis le sommet de la tête jusqu'en bas. Fleurs d'acacia satin et velours, bandelettes, perles fines, étoiles, diamants. Les bandelettes peuvent se faire en tissu d'argent et les étoiles en acier bleu. Modèle de M. Philippe.

16-17. Coiffure de mariée (vue de face et de dos). — La couronne est ronde, un peu plus haute devant que sur les



15. COIFFURE DE BAL (DEVA T).



19. COSTUME DE PETITE FILLE.



13. COIFFURE DE BAL (DOS).



GRANDS MAGASINS DU LOUVRE.

22. PALETOT LOUIS XV.

23. COSTUME EN VIGOGNE.



17. COIFFURE DE MARIÉE (DOS).

côtés; elle repose devant sur des coques de cheveux et se ferme par derrière sur une grappe de boucées. Le voile est jeté carrément sur la tête et retombe tout autour; il est seulement fixé par une épingle de chaque côté qui le ramène en arrière par quelques plis. Modèle de M. Philippe.

18. Costume de fillette de dix ans en popeline de laine bleu marine. — Le jupon est orné de deux petits volants en biais froncés. La tunique polonaise s'ouvre devant et forme deux pointes sur les côtés; ces pointes sont ramenées derrière par le retroussis qui se fait tout simplement, en fixant par le milieu le lè de derrière à la couture de la robe; autour de cette tunique, un effilé de laine à

boule de la même nuance et trois rangs de soutache de laine bleu marine; même garniture à la petite pèlerine qui recouvre la taille; cette pèlerine est fixée derrière par un gros nœud double en faille bleu marine ou en popeline. Chapeau de feutre noir avec torsade et nœud derrière en faille bleue.

19. Costume de petite fille de douze ans en cachemire gris. — Jupou d'alpaga noir avec grand plissé dans le bas. Polonaise en cachemire, drapée en pouf et fendue sur les côtés. Sur cette ouverture sont posés trois nœuds de velours; un capuchon d'une forme particulière et nettement définie par notre dessin, retombe ouvert dans le dos. Du pli du milieu s'échappe un flot de velours noir. La tunique et le capuchon sont bordés d'un biais en étoffe semblable liséré de noir.

20. Petite veste-paletot en velours de soie noire, demi-ajustée, sans autre garniture qu'une torsade de soie noire et des boutons de jais noir. — Modèle inédit communiqué par les grands Magasins du Louvre, ainsi que les trois suivants.

21. Petite veste d'intérieur, sans manches, toute rayée de petits galons de jais noir et garnie autour de la basque d'une petite frange de jais.

22. Toilette Louis XV en sicilienne, garnie devant seulement d'un plissé de velours, revers plissés en velours au bas des manches. Ce paletot ouvre en cœur sur la poitrine, où il est fixé par un nœud de velours.

23. Costume de vigogne. — Jupe unie, ornée d'un grand nombre de lacets de laine se touchant; les lacets se retrouvent, mais en moins grand nombre, à la tunique et à la basque du milieu, qui forme corsage; lacets cousus en bretelles sur la poitrine et dans le dos; lacets au bout des manches. Modèle du Louvre. E. BOUVEY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

1^{re} Toilette de théâtre, en faille noire. — Le jupon est en faille blanche et rayée de satin ou de velours noir. Ce jupon est orné de quatre volants: le premier volant, haut de 12 centimètres, est en droit fil et plissé (la raie noire en dessus); le deuxième est simplement froncé et en biais; le troisième est plissé; le quatrième est froncé. La tunique est en faille noire; le tablier seulement est brodé au passé; la broderie grandit sur le milieu du devant et demeure en guirlande sur les côtés, si se perd dans les plis en retroussis. Le derrière de la tunique est en faille unie, mais dentelée dans le bas comme le tablier; une haute frange entoure toute la tunique. Corsage cuirasse en faille à plastron entièrement couvert par un motif de broderie au passé, composé des mêmes fleurs en guirlandes que la broderie du tablier; aux manches deux bouquets semblables au haut du bras et, dans le bas, la première descendant, la deuxième remontant ce corsage, est lacée derrière. Chapeau de feutre gris avec torsades et nœud de velours noir, plume grise et noire.

2^e Toilette de théâtre, en faille gris cendré. — La jupe est ornée, sur les lés de devant, d'un volant en droit fil posé en gros plis creux et, au-dessus, de haut bouillonné tiré en biais, monté sur deux grosses zannes et ayant un pied et une tête de 5 à 6 centimètres. Les lés de derrière forment un gros pli quadruple, boutonné au milieu par 18 grandes boutonnières, faites non au point boutonnière, mais bordées par un biais de faille. Boutons de passementerie en soie gris. Tablier de faille orné d'un plissé, plissé à petits plis couchés et se drapant sous le gros pli quadruple.

Corsage de faille boutonnant par devant jusqu'au bas de la basque arrondie, assez courte et fermée tout autour. Cette basque est ornée d'un plissé; le bas des manches est également garni d'un double plissé; le deuxième à tête et formant revers; plissé double autour du cou, ayant intérieurement un plissé de dentelle. Chapeau de velours gris aux bords relevés, doublés de faille; nœuds à biais de velours gris, avec plume grise sur le devant; deux grenades avec feuilles sont posées en dessous du bord, sur les cheveux.

COURRIER DE LA MODE

La mode des robes attachées derrière soulève des protestations excessives. On trouve cela incommode, et l'œil, fait depuis tant d'années aux boutons garnissant le milieu du devant, s'habitue difficilement au plastron dont rien ne vient orner la surface unie. Je répondrai à cela d'abord que nos mères se sont habillées ainsi, et ont eu beaucoup de peine à accepter les robes boutonnées sur la poitrine, qui leur paraissent avoir un aspect négligé. Il paraît que les premières robes de bal, se fermant par des boutonnières et des boutons par devant, ont trouvé autant de résistance que les corsages lacés derrière en trouvent aujourd'hui; cela n'est pas étonnant, c'est affaire d'habitude. Remarquons cependant, en passant, combien de nos jours, la mode, moins exigeante, moins tyrannique, met de bonne grâce à nous ac-

commoder liberté entière de suivre nos goûts personnels. Autrement, il était dit que les robes devaient s'agrafer ou se lacer par derrière, et il n'était pas permis d'aller à l'encontre de ce décret. Les peignoirs du matin, les *doublettes* ou pardessus ouatés, en un mot, les robes de coin de feu ou de maison étaient les seules qu'on eût le droit de fermer de cette façon; maintenant plus de loi générale. Vous trouvez les boutons dans le dos incommodes ou disgracieux, libre à vous de les placer sur la poitrine, et cela indifféremment pour les toilettes de jour, de soir ou de matin. Si on a cherché une variante aux formes des robes, c'est afin d'offrir aux *fantaisistes* quelque chose de nouveau, de particulier. Si on me demande mon avis personnel, j'avouerais mon faible pour la vieille mode rajeunie, non point peut-être pour toutes les toilettes, mais au moins me passerais-je volontiers une fois cette fantaisie, je la trouve très-élégante. Il faut s'entendre cependant. Je ne crois pas que cette forme convienne aux femmes d'un certain âge, aux femmes par trop fortes; je pense qu'elle doit surtout être adoptée par les jeunes filles et les jeunes femmes; en un mot, il faut une taille qui ne craigne pas de se dessiner nettement. Ce sujet est délicat, car, il faut en convenir, on se fait facilement illusion sur sa personne; néanmoins, je suis convaincue que, lorsqu'on vent bien s'examiner en conscience, on doit se rendre compte si tel ou tel vêtement, qui, par sa forme, doit mettre en relief certains défauts physiques, peut ou non être adopté. Je dois ajouter que les femmes véritablement élégantes adopteront uniquement le corsage lacé derrière pour les robes décolletées.

Les corsages de bal, ainsi coupés, se garnissent peu ou même ne se garnissent point. La vogue des broderies en perles de jais blanc, sur la faille ou le satin blancs ou de couleur claire; en jais noir sur du noir, en acier bleu ou non sur du noir, du bleu marine, explique cette absence de plissés, de bouillonnés. On brode tout le plastron de la robe, et il n'est plus besoin d'autre garniture. En un mot, la tendance de la mode n'est plus aux cascades d'étoffes aux pous bouffants, mais bien aux lignes droites ou gracieusement ondoyantes; on s'allonge la taille dans une sorte de *gaine* étroite, on aplaît les hanches, on serre la jupe par devant. On revient, par suite, aux belles étoffes, aux satins extrêmement épais ou failles veloutées. On fait même des étoffes à double face, faille et satin, mais elles sont d'un prix excessif.

Les tuniques n'ont point disparu, mais ce sont presque uniquement des tabliers bridés aux hanches et se perdant sous le gros pli qui forme la jupe par derrière. Les corsages sont à basques longues et fermées jusqu'au bas, soit devant, soit derrière.

Il y a bien longtemps, ce me semble, que je n'ai traité la question lingerie. C'est d'abord qu'il n'y a rien de bien nouveau depuis que j'ai disserté sur ce point. Les cols et manches de jour se font toujours en toile fine, avec ou sans ourlets à jour. La forme généralement adoptée et la plus jolie, à mon avis, est la forme dite *Angot*, col droit derrière et à pointes évées et roulées. On porte depuis un peu de temps des cols étroits et renversés sur un poignet droit; c'est assez joli avec une cravate en crêpe de Chine de teinte pâle; puis il existe une foule de fantaisies créées par des lingères habiles, mais qu'il est bien difficile de décrire. Du reste, depuis longues années, le col de toile bien fait est le col de la femme élégante, qu'elle soit riche ou pauvre. Les robes ouvertes en cœur pour le soir, dîners ou spectacle se garnissent toujours de ruches de crêpe lisse, de tulle de soie ou d'un froncé de dentelle; seulement, ces ruches ont beaucoup diminué de hauteur et d'ampleur, à cause des coiffures qui, plus que jamais, tendent à tomber bas dans le dos. Je n'ai jamais beaucoup aimé, et je crois bien l'avoir dit plusieurs fois, les cols *habillés* en dentelle, accompagnés de biais de soie ou de crêpe de Chine en couleur; du reste, la vogue de ces objets d'un goût douteux a été de bien courte durée, c'est à peine si quelques personnes persistent à en porter encore.

Je comprends un nœud élégant sur la poitrine, soit au bas du col, si la robe est décolletée en cœur, soit en haut du corsage pour les encolures rondes; mais je ne comprends pas les *encadrements* en rubans, les gilets, les fichus de couleur garnis de dentelle; je comprends encore moins les tours de cou en plumes, dentelles et rubans, que j'ai aperçus quelque part, je ne sais où. Les sous-manches suivent nécessairement la forme des manches de robe. Ce sont des plissés de crêpe lisse et de tulle ou de dentelles pour les robes de soir, et des manchettes de toile rappelant la forme du col, pour les toilettes de jour.

Je ne puis oublier la cravate, qui est devenue un accessoire obligé. On en fait de charmantes en crêpe de Chine rose pâle, bleu pâle, citron, avec un plissé de dentelle valencienne ou malines dans le bas, ou bien on garnit le bout d'un carré de fil très-fin et très-bien brodé, posé en pointe et encadré dans l'étoffe, ou bien encore on brode à roses le bout carré, rond, ou en forme de losange, en soie de même couleur. Pour cette broderie, il vaut mieux comme étoffe de cravate de la faille très-souple, le crêpe de Chine est infiniment plus difficile à broder. Quant à moi, ce que je trouve de plus pratique, c'est tout simplement le ruban de faille en très-belle qualité, large de 5 à 6 centimètres, qu'on glisse sur le col et avec lequel on fait un nœud à deux co-

ques; un nœud semblable dans les cheveux, voilà qui sera à la fois seyant et sans prétention pour une jeune fille ou une jeune femme. On peut, sans faire de grands frais, avoir un assortiment complet de tours de cou et de nœuds de coiffure de toutes nuances, et varier à l'infini pour le même prix que coûteraient quatre ou cinq cravates ornées de dentelle. Une jolie fantaisie est de laisser les bouts de ce ruban d'une longueur de 50 à 60 centimètres, ce qui garnit le plastron uni des robes boutonnées derrière.

J'avais l'intention de parler à mes lectrices des nombreuses applications du crêpe de Chine aux toilettes de soir, je crois bien que l'espace va me manquer. Un mot cependant. J'ai assisté, l'autre jour, à une messe de mariage où se trouvaient réunies bon nombre des femmes les plus élégantes du monde parisiens. La mariée était habillée avec une perfection rare. Sa jupe de satin, tout unie par derrière, avait le gros pli quadruple qui, avec une longue traîne, donne tant d'élégance à la tournure; sur cette jupe était drapée une tunique de crêpe de Chine nouée lâche par derrière, croissant simplement les pointes l'une sur l'autre. Cette tunique était ornée au bord d'une haute dentelle blanche en point de Venise; cette dentelle peut fort bien, du reste, être remplacée par une haute frange. Le corsage cuirasse, lacé derrière, était à plastron de satin. Les manches, également en satin, se terminaient par un simple plissé de crêpe de Chine; c'était merveilleux. En substituant du satin rose pâle, bleu ou paillé et du crêpe de Chine assorti de nuance, au blanc, quelle délicieuse toilette de réception de grand dîner! Mes lectrices trouveront du crêpe de Chine en toutes nuances, dans la même maison où elles achètent le véritable cachemire de l'Inde à lisière chaînée à jour, chez M^{me} Lehoussel, à l'Union des Indes, 4, rue Auber.

MARIE DE SAVERNY.

LA ROSE D'ANTIBES

(Suite)

A ces mots, prononcés avec une certaine émotion, je crus à une marque de sympathie de la part de mon tuteur et j'en fus presque touchée, tant j'avais besoin d'affection. Mais je fus bien vite désabusée et je ne tardai pas à connaître la cause de son émotion.

— Diable! disait-il, vous avez bien fait de me prévenir.

— Pourquoi?

— C'est quinze cents francs que vous me faites gagner.

— Comment cela?

— Sans doute, juste un terme. Nous sommes aujourd'hui le 1^{er} juillet, il n'est que onze heures, ajouta-t-il en tirant sa montre, il me reste encore une heure pour donner congé.

— Congé! Pourquoi?

— Vous ne comprenez pas? Puisque je payerai le logement de ces enfants... ailleurs, je n'ai pas besoin de le payer ici, cela ferait double emploi.

A ce moment du récit de la jeune malade, le docteur Cochard ne put maîtriser son indignation. Il se leva, et serrant ses larges poings avec une telle force que les articulations de ses doigts en craquèrent :

— Horrible! dit-il, c'est horrible!

La jeune fille poussa un soupir et continua :

— Cette cynique conversation m'avait inspiré plus de dégoût que de terreur. Je ne versai pas une seule larme, et je rentrai dans la chambre de ma sœur, dont l'agonie commençait. Le soir même elle était morte, le médecin avait dit vrai. Mais où il s'était trompé, c'était en ce qui me concernait. Le 15 octobre arriva, et cette lugubre comédie, dans laquelle je joue le principal rôle, n'avait pas encore de dénouement. Perplexité de mon tuteur, qui, se croyant sûr de son fait, non-seulement avait laissé louer l'appartement, mais encore avait vendu les meubles qui le garnissaient.

Ce fut alors que le docteur Desciève intervint. Il ordonna impérieusement à mon tuteur de m'envoyer ici. A vrai dire, je ne croyais guère y arriver vivante. Cependant me voilà, et je ne suis pas encore tout à fait morte, quelque je n'en vaille guère mieux.

Le docteur Cochard avait continué à manifester une grande agitation pendant tout le temps qu'avait parlé la jeune fille. Quand elle eut fini, il se leva vivement, et lui prenant les mains avec une émotion qui n'était guère dans ses habitudes :

— Vous vivrez, mon enfant, lui dit-il; oui, morbleu! vous vivrez. Foi de Provençal, je vous le promets, et ils vous diront tous ici que le docteur Cochard n'a qu'une parole.

En entendant ces mots, le sein de la jeune malade se souleva et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Est-ce bien vrai, docteur, est-ce bien vrai, dit-elle, que vous pouvez me sauver?

— Oui, mon enfant, oui, si vous voulez m'aider un peu, je l'espère, j'en suis sûr.

— Oh! merci, docteur, merci, que vous êtes bon! dit-elle, incapable de retenir plus longtemps ses larmes.

— Si vous saviez, continua-t-elle d'une voix plus basse et

comme honteuse de ce qu'elle allait dire, j'ai peur de mourir. Chaque nuit que je passe est un supplice causé par les terreurs qui m'assailent. Tantôt j'assistais à mes propres obsèques et je me vois étendue dans la bière; tantôt c'est ma pauvre sœur que j'aperçois, non plus telle que je l'ai vue à sa dernière heure, mais décomposée, livide, avec des yeux sans regard et une bouche sans lèvres, et je ne sais quelle voix infernale murmure à mon oreille: « Regarde, voilà comme tu seras bientôt. » Ah! sauvez-moi, docteur, par pitié, sauvez-moi!

— Oui, mon enfant, c'est entendu, nous vous tirerons d'affaire; mais il faut y mettre du vôtre, dit galement Cochard. Et, pour commencer, je vais vous faire préparer un appartement confortable. Votre gouvernante couchera près de vous, et chaque fois que vous aurez de ces funèbres visions, — vous n'en aurez plus longtemps, mais enfin, au cas où vous en auriez encore, — ne craignez pas de réveiller la bonne dame.

— Oh! si vous saviez comme elle dort fort! dit l'enfant qui, ramenée à la griseté de son âge, ne put s'empêcher de rire en pensant au sommeil grotesque de la vieille gouvernante.

— Eh bien, dit le docteur, vous aurez une sonnette à la tête de votre lit. Cette sonnette correspondra dans ma chambre. Ne craignez pas de m'éveiller, moi, et vous verrez qu'à tous deux nous aurons bientôt chassé ces vilaines terreurs.

— Ah! docteur, que vos paroles me font du bien, il me semble que vous m'avez déjà communiqué une part de votre confiance.

La jeune malade fut donc définitivement installée chez le docteur Cochard et soumise à un régime dont il est bien inutile de donner ici les détails.

— Les maladies mortelles ont été inventées par les ignorants qui préfèrent mettre leur impuissance sur le compte de la science que de confesser humblement leur propre inanité. Il n'y a pas de maladie qui ne puisse et doive céder à des soins intelligents. Courage, mon enfant, et soyez mon collaborateur dans cette cure dont votre vie est l'enjeu, répétait à chaque instant Cochard à sa petite malade.

Et, de fait, l'enfant reprenait peu à peu des forces, la toux était moins sèche et moins persistante, les nuits étaient plus calmes, et quant aux cauchemars qui avaient causé de si profondes terreurs à la petite Berthe, ils avaient disparu dès la première semaine.

Cette cure fit du bruit; le retentissement en arriva jusqu'aux oreilles du tuteur trop prévoyant qui n'avait qu'un tort, celui de donner un peu prématurément congé des appartements pour leur substituer des concessions à perpétuité.

Le docteur Cochard, fidèle à son système et qui peut-être cette fois par un autre motif, adressa à Paris sa petite note de 10,000 francs. Cette note revint naturellement impayée. Le tuteur fulmina en même temps et rappela sa pupille. Mais le docteur ne l'entendait pas ainsi. Il prétendit garder sa malade comme gage de sa créance. De plus, il introduisit un référé auprès du tribunal civil d'Antibes, afin d'être autorisé à garder la jeune fille, de la vie de laquelle il était responsable comme médecin. En même temps, il écrivait à Paris pour faire assembler le conseil de famille et faire prononcer la destitution du tuteur, en vertu de l'article 444 du Code.

Tout marcha au gré des vœux du docteur. La destitution de tutelle fut prononcée, et comme la jeune fille avait dix-neuf ans, elle fut émancipée. Mais le docteur se trouva bientôt en présence de difficultés d'une autre sorte. La malade allait tout à fait bien, et quoique le docteur fût au-dessus de toute malveillante interprétation, il lui sembla que l'on commençait à trouver un peu bien extraordinaire ce séjour prolongé d'une jeune fille chez un vieux garçon.

Le premier mouvement du docteur fut de louer à sa petite amie quelque maison voisine; mais quand il voulut sérieusement mettre ce projet à exécution, il s'aperçut avec effroi que la présence de cette enfant, son habil, sa jolie tête qui avait repris les couleurs de la santé, ses chansons qui commençaient à emplir et à peupler la maison, tout, jusqu'au sroufour de sa robe, tout d'elle lui était devenu indispensable. Bref, le bon docteur était amoureux, autant du moins que peut l'être un homme qui a quarante-cinq ans bien sonnés, qui est médecin et qui a coupé dans sa vie pas mal de bras et encore plus de jambes.

Mais si nous avons montré le docteur Cochard tel qu'il nous est apparu quand nous l'avons connu, nos lectrices savent déjà que la loyauté était le fond de son caractère. Aussi était-il incapable de demeurer longtemps en présence d'une position équivoque. Dans cette circonstance, son parti fut bien vite pris. Il alla trouver sa petite pensionnaire.

— Mon enfant, lui dit-il, vous ne pouvez pas rester plus longtemps chez moi.

— Pourquoi cela, docteur? Je ne m'ennuie pas du tout chez vous, je n'ai pas la moindre envie de m'en aller.

— Il faut cependant se décider à faire ses malles, dit le docteur en exagérant sa brusquerie habituelle pour cacher son émotion.

— Comment! c'est sérieux?

— Très-sérieux. Vous ne pouvez rester ici qu'à une seule condition.

— Que ne le désirez-vous de suite. Elle est acceptée d'avance.

— Avant de vous prononcer, attendez donc de la connaître, étourdie que vous êtes.

— Puisque j'accepte.

— Savoir!...

— Eh bien, faites-la-moi connaître alors cette terrible condition, c'est?...

— C'est d'épouser le docteur Jean-Baptiste Cochard ici présent.

La petite Berthe regarda un instant le docteur et lui rit au nez de la façon la plus irrévérencieuse.

— Vous voyez, je vous le disais bien, il faut partir; car vous refusez, soupira le pauvre docteur découragé.

— Qu'en savez-vous?

— Ces rires avec lesquels vous accueillez ma proposition ne prouvent-ils pas?...

— L'enjouement de mon caractère, voilà tout.

— Comment! vous consentirez, même au prix que j'y mets, à demeurer l'ange gardien de ma maison?

— Je demande à réfléchir; mais, en attendant, je refuse obstinément l'expulsion que vous m'offrez tout à l'heure avec tant de courtoisie.

— Ah! chère petite!

— Est-ce tout?

— Eh bien, non, ce n'est pas tout, dit le docteur en faisant un violent effort sur lui-même.

— Comment! il y a autre chose encore; ce n'est pas assez de vous épouser!

— Non, ce n'est pas assez, il faut en accepter toutes les conséquences.

— Il y a donc des conséquences?

— J'ai adopté un enfant, le fils d'un pauvre ouvrier. Son père eut les deux jambes broyées, il y a quelques années, dans une machine, et succomba pendant que je l'opérais. Pouvais-je abandonner l'enfant qu'il laissait orphelin? Heureusement il y avait mis de la discrétion, ajouta le docteur en souriant. Il n'avait qu'un seul enfant. C'est rare pour un Provençal!

— Et vous avez élevé cet enfant comme s'il avait été le vôtre, dit Berthe touchée de la simplicité avec laquelle le docteur racontait ses bonnes actions.

— Mon Dieu, oui, je m'y suis attaché, c'est drôle, ces petites créatures, cela vous sourit, vous balbutiez des mots bizarres, fragments intelligibles pour nous d'une langue inconnue, qui salt? peut-être celle que les anges parlent entre eux. Chers petits êtres! *Res sacra puer!*

Le docteur s'arrêta soudain.

— Allons, bon! ne voilà-t-il pas que je deviens idéologue, comme disait l'empereur.

Et, honteux des marques d'attendrissement qu'il venait de donner, il se leva vivement en tirant sa montre, comme s'il se rappelait quelque course pressée qu'il eût oubliée.

— Et cet enfant, docteur, où est-il? dit la jeune fille en l'arrêtant, ici, près de vous?

— Ma foi, non, il a dix ans bientôt. Je l'ai placé au lycée Louis-le-Grand, à Paris.

— Mais vous le rappellerez quand il aura achevé ses études?

— Ma foi, non, dit le docteur en reprenant toute sa brusquerie, il y viendra bien tout seul si la chose lui convient. Je hais la contrainte aussi bien pour les autres que pour moi-même, et ne méprise rien tant que la reconnaissance imposée. Aussi, pour en dispenser mon pupille et lui laisser pleinement son libre arbitre, je lui ai constitué une rente de douze cents francs, en m'arrangeant de façon à ce qu'il croie que cette somme est son patrimoine. Ce n'est pas beaucoup, je le sais, et j'aurais pu faire davantage; mais je ne l'ai pas voulu. Douze cents francs de rente c'est assez pour ne pas mourir de faim et pour devenir un homme, quand on est du bois dont on les fait.

Ce mélange de brusquerie et de sensibilité d'autant plus vive que le docteur cherchait davantage à la dissimuler, avait profondément touché Berthe de Coulanges; mais, pour ne pas laisser voir son émotion, elle ne répondit pas un mot et se contenta de regarder avec une profonde émotion les fleurs rouges d'un cactus monstre qui étendait ses grands bras au soleil. Le docteur, qui interprétait ce silence d'une façon défavorable pour lui se taisait. Enfin il se résolut à dire, non sans pousser un profond soupir:

— Eh bien, vous ne me répondez plus maintenant? Que dois-je penser de l'accueil fait à ma proposition?

— En ce qui vous concerne? dit la jeune fille qui reprit soudain tout son enjouement.

— Oui, en ce qui me concerne.

— Dame! continua la jeune fille en guignant le docteur pour jour de son anxiété, dame! docteur, c'est à voir.

— C'est tout vu. Oui ou non? dit le docteur revenant à sa brusquerie habituelle.

— Eh bien, dit la jeune fille avec un geste mutin, je risque l'aventure. Docteur, voici ma main.

Et voilà de quelle façon très-peu solennelle Berthe de Coulanges devint la femme du docteur Jean-Baptiste Cochard.

IV

Un peu moins de deux ans après cette scène, M^{me} Cochard mettait au monde une fille. Cette enfant si belle, si blanche et d'un beauté si douce et d'une blancheur si diaphane que le docteur transporté l'avait nommée Aurore.

Le bonheur semblait donc devoir habiter désormais la maison du docteur. Mais le bonheur, n'est-ce pas l'ombre de l'homme? Au matin de la vie cette ombre nous précède; Nous marchons, nous marchons encore, nous marchons toujours sans jamais l'atteindre. Cependant elle semble se rapprocher, nous allons la saisir. Alors il est midi. Mais le soleil tourne et l'ombre qui vient de nous échapper nous suit désormais au lieu de nous précéder. Nous la traînons ainsi à la remorque jusqu'à la fin du jour. Elle grandit et s'éloigne jusqu'au moment où elle s'efface et disparaît avec nous. Le bonheur, pour quelques-uns, c'est hier, pour la plupart c'est demain; pour personne ce n'est aujourd'hui: le bonheur n'est pas de ce monde!

La petite Aurore avait quatre ans environ. Elle était non-seulement la joie de la maison, mais encore la favorite de tous les rudes clients du docteur.

Bientôt même, ceux-ci n'ayant nul égard à son nom d'Aurora, dont Cochard avait baptisé l'enfant, lui décernèrent le gracieux surnom de la Rose d'Antibes.

Et, de fait, la mignonne créature méritait, par le doux éclat de ses joues roses, d'être comparée à une fraiche rose de Bengale. Ses yeux avaient le bleu transparent du ciel de Provence et la profondeur des flots de la Méditerranée; ses cheveux étaient de ce blond vénitien qu'affectionnait la palette de Titiano Vecelli. Toujours vêtue d'une robe de gaze blanche relevée par des agréments à une fraiche rose de Bengale. Ses yeux avaient le bleu transparent du ciel de Provence et la profondeur des flots de la Méditerranée; ses cheveux étaient de ce blond vénitien qu'affectionnait la palette de Titiano Vecelli. Toujours vêtue d'une robe de gaze blanche relevée par des agréments roses, avec ses beaux cheveux flottants sur ses épaules, Aurore, aux yeux des honnêtes paysans qui hantaient la maison, n'était ni une petite fille, ni une petite demoiselle, c'était une manière de petite fée, d'ange gardien, de porte-bonheur que les pauvres gens salueaient comme une éspérance lorsque malades ou blessés ils dépassaient le seuil de la maison hospitalière.

Aussi, à cinq ou six lieux à la ronde, la petite Rose d'Antibes avait pris des proportions légendaires, elle était aussi connue dans la contrée que les longues guêtres du docteur. Il n'y avait pas un paysan provençal, parmi les nombreux clients de Jean-Baptiste Cochard, qui ne gardât ses plus beaux fruits et ses fleurs les plus fraîches pour en faire hommage à la petite Rose d'Antibes. Bref, l'enfant était devenue par le suffrage unanime de ceux qui l'approchaient, une sorte de petite reine et uné reine qui portait très-délibérément son sceptre.

Avouons toutefois que ces galeries sans nombre avaient fait peu à peu d'Aurora une enfant toujours charmante, — le fond de sa nature était excellent, — mais un peu trop mutine et capricieuse. Si elle se fût bornée à prendre le sable des allées pour dessiner des broderies dans les plates-bandes du jardin, tout le monde en eût souri, même le jardinier; mais la Rose d'Antibes avait d'autres fantaisies, et l'un de ses caprices devait amener une terrible catastrophe dans la maison du docteur.

(A suivre.)

ÉDOUARD DIDIER.

AFFECTIONS DU TEINT

DARTRES

La dartre farineuse ou dartre blanche, désignée en médecine sous le nom de *pityriasis* , est une des affections qui altèrent le plus fréquemment la beauté du teint. On connaît peu les causes sous l'influence desquelles elle se développe; quelques médecins l'attribuent à l'hérédité, aux fatigues excessives, aux excès de table, aux émotions morales vives. Pour moi, le hasard m'a fourni l'occasion de découvrir la cause la plus fréquente, à mon avis, de cette espèce de dartre. J'ai été consulté plusieurs fois pour une dame, âgée de trente ans environ, dont la peau du visage brune, rude, un peu terreuse, était parsemée de larges plaques d'un blanc jaunâtre, paraissant en quelque sorte saupoudrées de petit son: c'étaient des dartres farineuses. Interrogée sur les soins qu'elle donnait à sa toilette, cette dame me répondit que tous les matins, dans le but d'éclaircir son teint et d'adoucir la rudesse de la peau, elle se lavait fortement le visage avec du savon noir et de la pierre ponce. Je lui fis observer que ces deux agents irritants pouvaient bien être l'unique cause des dartres dont elle était affectée, et, en même temps je lui conseillai d'en suspendre l'usage, de les remplacer pendant quelques jours par des lotions adoucissantes avec de l'eau de sureau ou de guaiave. Huit jours après les dartres avaient disparu.

Je crois donc que si l'on observe si longtemps des dartres farineuses sur le visage des jeunes femmes, elles sont dues presque toujours à l'usage des cosmétiques irritants employés pour la toilette. La peau du visage est très-délicate, très-fine et très-sensible, surtout chez les femmes et les enfants; la moindre irritation peut y développer des dartres de différente nature, selon les prédispositions individuelles.

Dès le début de la maladie, la peau perd sa souplesse et son onctuosité habituelles; elle devient sèche et se couvre sur les points affectés d'une espèce de poussière grisâtre qui se détache avec la plus grande facilité au moindre frottement. Cette poussière se compose de pellicules épidermiques ou squames très-fines, se renouvelle incessamment et persiste pendant des années entières lorsque rien ne vient troubler la marche de la maladie. La peau conserve presque toujours sa coloration normale; quelquefois cependant elle est rouge, enflammée, et, dans ce cas, il existe toujours des démangeaisons plus ou moins vives. Celles-ci sont surtout désagréables lorsque le pityriasis envahit les sourcils dont les poils se détachent et tombent les uns après les autres. Le caractère essentiel de cette affection, c'est la formation de taches saillantes sur la peau, de formes plus ou moins régulières, recouvertes d'une matière blanche farineuse ou jaunâtre et écaillée comme du petit son; taches toujours sèches, ne donnant jamais lieu à aucune espèce de suintement comme l'eczéma, et dont la substance farineuse ou écaillée disparaît momentanément par un lavage à l'eau tiède et même en l'humectant simplement avec de la salive.

La dartre farineuse peut se développer sur toutes les parties du corps, aux bras, aux jambes, sur la poitrine, au cuir chevelu, etc.; mais nous ne parlons ici que de celle qui affecte plus spécialement le visage et qui se montre de préférence au cou, sur le menton, aux joues et sur le front ou sur le nez. Sa marche est essentiellement chronique et sa durée illimitée. Peu grave par elle-même, cette maladie devient quelquefois la cause de beaucoup d'ennuis et de grandes préoccupations chez les femmes naturellement fort jalouses de la fraîcheur et de la beauté de leur teint.

Traitement. — Le traitement du pityriasis se divise en traitement interne et en traitement externe.

Dès le début de la maladie, il faut renoncer à l'usage des mets épicés et de toute nourriture ou boisson excitante. Il faudra adopter un régime rafraichissant, auquel on ajoutera la tisane suivante :

Racine de saponaire.....	10	grammes.
Ecorce d'orme pyramidal... ..	10	—
Tige de douce-amère.....	10	—

Faites bouillir dans un litre et demi d'eau pendant une heure.

Appliquez, matin et soir, sur les parties malades une des trois pommades suivantes :

1 ^o Cold-cream.....	30	grammes.
Carbonate de soude.....	2	—
Goudron.....	5	—

Dans le cas où celle-ci ne réussirait pas, on prendrait la suivante :

2 ^o Huile d'amandes douces....	10	grammes.
Cérat de Gallien.....	50	—
Soufre sublimé et lavé.....	10	—

L'huile de café, employée seule ou mélangée à d'autres corps gras, est un excellent topique contre les dartres, mais son odeur désagréable fait qu'on n'y a recours que lorsque les autres moyens ont échoué. On l'emploie en pommade comme il suit :

Huile de cade.....	10	grammes.
Glycère d'amidon.....	30	—

Ou bien on la mélange tout simplement à l'huile d'amandes douces, par parties égales :

Huile de cade.....	15	grammes.
Huile d'amandes douces.....	15	—

Passer, matin et soir, avec un pinceau sur les parties malades.

Lorsque, malgré tous ces moyens, on n'a pu réussir à se débarrasser de ses dartres, il faut recourir à un traitement beaucoup plus énergique, qui toujours efficace et sans aucun danger quand il est bien dirigé, pourrait devenir funeste dans des mains inexpérimentées, c'est pourquoi nos lectrices ne permettront de ne pas en donner les formules.

Un exemple terrible d'empoisonnement arrivé cette semaine, chez quelqu'un qui voulait se soigner lui-même prouve combien doivent être prudentes les personnes qui, étrangères à la médecine, veulent faire usage de médicaments contenant des poisons.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

MENU D'UN DINER DE 8 A 10 PERSONNES.

- Potage de mauviettes.
- Soles en matelote normande.
- Jambon rôti, garniture d'épinards.
- Grives bardées rôties.
- Artichauts frits à l'italienne.
- Crème à la Chantilly.

Le potage de mauviettes a pour base les filets enlevés à deux ou trois douzaines de mauviettes et sautées un instant dans du beurre. Le mouillement est du bon bouillon dans lequel on a fait bouillir les carcasses des mauviettes et du jambon cru, coupé en dés et préalablement passé au beurre; au moment de servir, on y incorpore les filets de mauviettes,

un verre de madère, et on en rehausse le goût avec un peu de poivre de Cayenne.

Ce potage, dispendieux à Paris, ne l'est pas dans bien des provinces, où, à certains moments, les mauviettes sont à bas prix. C'est là le motif qui m'a engagé à en indiquer la recette.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La crème Simon, cette préparation bienfaisante qui a été si fort appréciée cet été des femmes jalouses de conserver un teint blanc et pur en dépit du soleil et du hâle de la mer, va jouir d'une vogue nouvelle en cette saison d'hiver. Elle est, en effet, le meilleur préservatif contre les engelures, les gerçures qui proviennent des grands froids et de la hâte. Plus d'une mère sereuse de mettre son bébé à l'abri de ces petites infirmités au moyen de la crème Simon. Elle rafraichit, tonifie le tissu dermal, supprime la ride, efface les verrues, les épithèles, etc., etc. L'usage de la crème Simon entraîne celui de la poudre Figaro, poudre de riz sans bismuth qui, mise sur le visage aussitôt après, donne à la peau un velouté merveilleux. A Paris, chez M. Gérin, 23, rue Beautreillis et à la Tour de Nesle, 23, boulevard des Italiens, à Lyon, chez M. Simon, 83, rue de Lyon.

Il n'est pas de fêtes sans fleurs, d'appartements sans arbustes en tous genres, et nulle décoration ne vaut celle dont nos serres et nos jardins font les frais. Mais la vie des plantes est éphémère, et on les voit bientôt dépérir et mourir dans l'atmosphère de nos salons. Il est pourtant un engrais chimique dont l'emploi est facile, simple, qui fait renaître plantes et fleurs et leur communique la force et la vigueur. L'alimentation pour la floraison coûte 1 centime par plante et par an. (38, rue Notre-Dame-des-Victoires, Agence centrale des agriculteurs de France.)

Rendre aux cheveux, blanchis par l'âge ou les chagrins, leur couleur naturelle, semblait être le dernier mot du progrès et de la science. Il y avait cependant mieux à trouver; guérir le mal est une bonne et belle chose, mais le prévenir vaut encore mieux: tel est le problème résolu par la Parisine, eau de beauté pour la chevelure.

La Parisine prévient et arrête instantanément la décoloration de la chevelure; son usage fréquent entretient la propreté de la tête et empêche les cheveux de tomber. Modeste entre toutes, la Parisine n'a rien d'exagéré dans ses promesses ni dans son prix: un flacon de 5 fr. suffit pour s'assurer de son efficacité. Envoi franco contre mandat-poste adressé à M^{me} Huzar, directrice de la parfumerie Parisienne, 76, rue de Rivoli, Paris.

Tout Paris joue: *Cour d'artichaut! Peu de satin.* Polkas.

La Reine des Abeilles ne se contente pas seulement de produits de parfumerie exquis et odorants; elle possède encore le plus grand choix de ces fantaisies coquettes qui font le bonheur des femmes élégantes: des flacons de cristal taillé pour essences et eaux de toilette; des boîtes à mains complètes, des brosses d'ivoire, des peignes d'écaïlle; enfin des éventails artistiques du plus grand mérite.

Comme sujet gracieux et charmant, nous citerons: une reproduction parfaite du *Printemps*, de Cot, ce tableau qui a obtenu tant de succès au dernier salon de peinture. Ce droit de reproduction est la propriété exclusive de la maison Violet; c'est donc uniquement à la Reine des Abeilles (boulevard des Capucines, 12) qu'on est sûr de trouver l'éventail *Printemps*.

Aux produits divers à base de glycérine, au savon et à l'eau royale de thridace, qui ont fait le succès de la maison Violet, à la crème Pompadour, au grand choix de pommades et d'huiles antiques pour les cheveux, à cette variété d'essences pour monchoir, nous ajouterons un nouveau produit adopté par les gens du monde: la *Brise de violettes*, odeur suave, exquise, pénétrante, le véritable parfum de la grande dame; c'est une des plus heureuses inspirations de la Reine des Abeilles.

Par les soins apportés à ses gravures et à sa rédaction, confiées aux sommités de l'art et de la littérature, la *Mosaïque* est une publication hors ligne; elle paraît chaque semaine en livraison. Son prix, basé sur un grand tirage, est des plus modiques, 7 francs par an pour Paris, et 8 fr. 50 pour les départements.

On adresse, gratuitement et franco, des numéros spécimens de la *Mosaïque* aux personnes qui en font la demande, 41, quai Voltaire, à Paris.

Nous la recommandons à nos lectrices, qui pourront en juger avec les spécimens qui leur sont offerts.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} E. F., Bordeaux. — Puisque ce dessin vous a plu, nous en ferons paraître d'autres; du reste, ce genre d'emploi est tout à fait adopté, et nous sommes certains, en donnant d'autres dessins, de satisfaire toutes nos abonnés. Vos éloges nous sont précieux.

M^{me} X., rue Saint-Michel, à Carcassonne. — Je vous aurais envoyé directement cette adresse, si votre nom n'avait pas été indéchiffrable.

M^{me} L., au Neubourg. — Note est prise de la demande. M. S., à Amiens. — Pour grande pelisse fourrée, je préfère la faille en très-belle qualité, c'est-à-dire très-souple et à gros grain; comme doublure, j'aime mieux le dos de gris,

et comme bord, je vous conseille ou le skunks, qui coûte de 15 à 25 fr. le mètre, ou le castor argenté, qui est un peu plus cher, mais qui fait une fort belle garniture. Si vous voulez décider pour le velours, je vous conseille, en effet, de doubler en satin ou belle lustrine de soie, et de ouater; avec le velours, le skunks fait moins bien; employez de préférence le renard argenté ou le castor argenté.

Une abonnée parisienne. — Je ne connais pas de publication spéciale, et je n'ai pas d'ailleurs compris parfaitement de quel genre d'ouvrages vous vouliez parler. Désirez-vous seulement des livres de piété, ou un choix de lectures tel que romans-moraux, histoires instructives, etc., etc.? Si vous voulez bien me fixer à cet égard, je ferai de mon mieux pour vous être utile en ce sens.

Du coin de mes chères montagnes. — Je réponds par ordre à vos questions. Faites une tunique de drap boutonnant derrière, ou une robe princesse. La quantité de faille dépend de la façon. Avec le gros pli quadruple, un tablier orné d'un plissé, corsage à basques orné d'un plissé, il faut de 20 à 22 mètres. J'ai pris note des chiffres en broderie Renaissance. Nous avons publié des modèles de coiffures en ce genre; on va en donner encore. Pour manteau de jeune fille, je ne connais rien de mieux que le paletot Louis XV. Votre bon cure a-t-il une chaude chancelière pour tenir ses pieds chauds quand il travaille? une tabatière, s'il y a lieu, un encrier, une tablette à livres se posant sur une table; puis il y a encore un prie-Dieu, une belle édition d'un ouvrage de piété, etc., etc.

M. L. D., à Tourcoing. — Non, madame, il ne m'est point indifférent de savoir que vous avez un gentil bébé que vous aimez, et je suis très-sûr qu'il est beau et charmant. Entendez-vous de lui faire une robe toute brodée à jours sur le corsage, ou un corsage à jours sur le corsage; avec le nansouk ou sur piqué très-fin, ce qui est très-joli; avec le petit paletot brodé de même au bord, vous aurez un délicieux costume, en y joignant une large ceinture rose et des manchettes roses aux épaules. Pour décalquer le dessin sur drap, piquez votre dessin de papier à petits trous pressés au moyen d'une grosse épingle, en suivant tous les contours, puis fixez votre dessin sur votre étoffe. Jetez dessus du talc ou de la poudre de savon; frottez avec le doigt pour faire bien pénétrer la poudre, puis enlevez votre feuille de papier, le dessin sera suffisamment dessiné. — Merci, pour tant de sympathie.

M^{me} B. de C. — J'étais certaine que vous reconnaîtrez l'utilité de ce journal d'éducation. Merci pour la proposition.

M^{me} T. de H. — Non, une jeune fille ne reçoit pas de visites quand sa mère est absente, à moins que ce ne soit celles de ses amies à elle. Je hais aussi énergiquement les cartes de visite au nom personnel d'une jeune fille. On doit se contenter de cartes ainsi conçues: M^{me} et M^{lle}... etc.

Lyon. — Le ma lu, pour la cérémonie de l'église, robe de faille réseda de deux tons, avec paletot Louis XV garni de dentelle blanche; capeau de tonte blanc garni de faille réseda, de dentelle blanche et d'une touffe de roses. Le corsage de cette robe est ouvert et la même toilettte sert pour le dîner. Au bal, puisqu'il y a un bal, toilette de satin feuille de rose, avec tablier en crêpe ou Chine, même nuance, relevé par des traînes de roses de toutes les teintes de rose. Même traîne dans les cheveux. Corsage cuirasse tout uni, en crêpe de Chine, avec longues basques ornées de la même traîne que le tablier. Une guirlande de roses orne le haut du décolleté.

Un conseil, s'il vous plaît. — Voici le conseil demandé: Ne vous mariez pas dans ces conditions; appelez à votre aide toute l'énergie dont vous êtes capable.

M^{me} M. — Je ne connais pas de remède à un chagrin semblable, si ce n'est la patience, la résignation et la prière.

Une fiancée. — Je suis de votre avis pour les cachemires. En tout cas, n'y mettez pas un grand prix; mieux vaut consacrer à l'achat d'une belle fourrure la somme en question. Oui, pour le bracelet, non pour une parure complète. Ce genre est absolument passé de mode. Choisissez tout bonnement les bijoux qui vous plairont le mieux. Le crochet de montre est seul à la mode en ce moment. La chaîne de cou et ce qu'on nomme la guirlande sont renommées.

Une amie. — Merci d'abord pour votre déclaration d'amour, elle me touche sincèrement; en amie donc je vous conseille de ne point user de toutes ces choses. Je m'explique suffisamment et notre secret n'est pas compromis.

N. DE S.

RÉBUS



Explication du dernier rébus: On doit, sur-le-champ, délier un prisonnier innocent.

Paris. — A. Boardillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.